

ÉTIENNE CARDIN-TRUDEAU

# Le vertige

ROMAN

 LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



# Le vertige



ÉTIENNE CARDIN-TRUDEAU

# Le vertige

R O M A N

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec), H2W 2K2  
Tél. : 514-281-1594  
Courriel : [info@editionssemaphore.qc.ca](mailto:info@editionssemaphore.qc.ca)  
[www.editionssemaphore.qc.ca](http://www.editionssemaphore.qc.ca)

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Graphisme de la couverture : Christine Houde  
Direction littéraire : Tania Viens  
Correction d'épreuves : Annie Cloutier  
Mise en page : Christine Houde

ISBN 978-2-924461-41-9

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2017

© Les Éditions Sémaphore et Étienne Cardin-Trudeau  
Diffusion Dimedia  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
[www.dimedia.com](http://www.dimedia.com)

Aux deux plus belles personnes.

Merci à David et Laurence pour leur lecture et leurs conseils.



*Le vertige, c'est autre chose que la peur de tomber.  
C'est la voix du vide au-dessous de nous qui nous attire et nous envoûte,  
le désir de chute dont nous nous défendons ensuite avec effroi.*

Milan Kundera



## Un

Tu es seul. Aucune source de lumière ne parvient à tes yeux et pourtant tu sais exactement où tu te trouves et la direction que tu dois prendre. Tes pas ne font aucun bruit. Tu ne respirez pas. Tu es seul. Depuis toujours tu le sais, mais tu viens d'en avoir la confirmation. Tu ne regrettes rien, sinon de n'avoir trouvé cet endroit un peu plus tôt afin de t'épargner tous les efforts mis à ne plus être seul. Tu peux te détendre à présent, relâcher tous tes muscles endoloris par cette manie que tu avais d'essayer de communiquer avec ce qui t'entoure. Ton corps est léger. Te voilà arrivé. Ton pied gauche s'est arrêté au bord de l'abîme, tes orteils contemplent le vide infini qui s'étend devant toi. Ton périple s'achève, ta misère se termine. L'obscurité, le silence, la solitude : tout ce à quoi tu aspires, tu le sais juste sous toi.

Tu veux tomber. C'est la chose que tu désires le plus au monde, là, maintenant, chuter. Et pourtant tu doutes tout à coup. Tu es pris de vertige. Tu n'es plus certain de vouloir tomber, mais le sol glisse sous tes pieds. Tu tentes en vain de reculer, puis de t'agripper au rebord, mais il se désagrège. Tu retournes au néant. Tu as peur. Ce que tu désires le plus à cet instant, c'est de ne plus tomber, de trouver un sol quelque part et de pouvoir t'étendre sur celui-ci pour contempler l'infini au-dessus de toi.

Il est trop tard. Tu tombes.



## Deux

Tu regardes la télévision sur ce canapé qu'Amélie a trouvé dans les petites annonces sur Internet. Il est si inconfortable que tu te résous à t'asseoir au sol directement. Tu regardes l'émission américaine *Mythbusters*. Tu as déjà vu cet épisode au moins trois fois. Tu te lèves en faisant craquer tous les os de ton corps pour te diriger à la cuisine où te narguent un pot de peinture, un rouleau et un mur d'une couleur jaune macaroni au fromage. Tu n'as jamais eu le courage de commencer. Toi, tu le laisserais comme ça, le foutu mur. Ce n'est qu'un mur après tout. Mais Amélie insiste pour en changer la couleur, elle veut y appliquer un vert « oliveraie d'automne parisien un soir de pleine lune » ou quelque chose comme ça.

Elle voit bien que tu ne veux pas le faire, que tu te sens écrasé et lourd ces temps-ci, et que cette tâche te semble plus ardue que de tuer l'hydre d'Hercule. Elle t'a dit qu'elle le ferait elle-même, mais tu sais bien qu'elle ne sait pas peindre et qu'elle n'a pas le temps de le faire. Il y a aussi ton orgueil de mâle bien socialisé qui te fait sentir mal dès que tu laisses Amélie s'occuper des travaux normalement réservés aux hommes, alors tu lui as dit que tu le ferais. Elle a acheté de la peinture et ce qu'il faut pour aller avec.

Voilà déjà deux semaines que tout est là, prêt à l'usage. Tu sais que la tâche ne prendrait guère plus d'une heure de ton temps que tu gaspilles de toute manière à regarder des émissions débiles à la télé, mais tu en es incapable. Tu te sens lâche. Tout ce qui demande le moindre effort, intellectuel ou physique, est si loin de ta portée. Tu ne veux que retourner t'asseoir par terre, dans le salon, et voir si le *crash test dummy* va survivre.

Tu as quand même, avec l'énergie du désespoir, réussi à trouver en toi la force de mettre des pâtes à bouillir. Tu les remues. Tu en manges une pour vérifier la cuisson, tu te brûles la langue en jurant.

Tu retournes t'asseoir au salon en poussant le chien du chemin avec la jambe. Il te suit de si près que chaque fois que tu te retournes, il est là, attendant tu ne sais quoi. L'émission que tu regardais est terminée. Commence une série dont le nom te revient vaguement. C'est une télé-réalité avec des adultes vivant dans le même logement et sortant tous les soirs dans des bars près de New York. Ils baisent ensemble, avec d'autres, et des histoires s'ensuivent et, éventuellement, le plaisir de regarder. Tu en as entendu parler dans les corridors de l'école par les adolescents.

Une des filles du groupe est très saoule et perd un soulier en tentant de retourner chez elle. Son copain parle à la caméra et dit qu'il n'aime pas quand elle boit trop. Les cheveux dressés sur la tête par un gel ultrapuissant, il ajoute qu'il veut aller à la salle d'entraînement pour décompresser.

La porte d'entrée s'ouvre et tu entends les clés de ta bien-aimée tomber sur le comptoir de cuisine. Tu l'entends déposer ses sacs, soupirer de fatigue puis marcher jusque derrière toi sans que tu te retournes. Elle pouffe un peu de rire en te voyant assis au sol. Tu te plains de son canapé depuis qu'elle l'a acheté, et elle en rit. Tu lui dis que c'est un mauvais investissement, qu'elle a gaspillé votre argent si chèrement gagné. Elle te sourit chaque fois et répond que ce n'est pas grave.

— Qu'est-ce que tu regardes? te demande-t-elle.

Tu lèves finalement la tête pour lui jeter un coup d'œil. Pour la contempler, celle que tu aimes, la femme de ta vie, celle pour qui tu es presque capable de peindre un mur. Elle fixe vaguement l'écran, tentant de comprendre ce qui s'y déroule.

— Kathy a perdu ses souliers parce qu'elle était trop saoule alors Mike est fâché, tu comprends, lui expliques-tu.

— Ah! D'accord. Je comprends.

Elle vient s'asseoir entre tes jambes, sur le plancher, comme toi, et repose sa tête sur ton torse. Tu la serres entre tes frêles bras d'intellectuel. Son corps dégage une chaleur qui te réconforte. Ses cheveux sentent le vomé, son chandail, la sueur et son cou, la vanille. Tu déposes ta lourde tête pleine d'idées sombres et de cauchemars sur ses épaules si solides, en mesure de soutenir un monde en entier, plus fortes qu'Atlas. Elle passe sa main dans tes cheveux et tu frissonnes comme la première fois. Tes poils se dressent sur tes bras.

Tu ne sens plus rien. Elle tourne la tête vers toi et tu lui souris, tu ne souris plus que pour elle désormais. Tu l'embrasses, tu l'aimes, tu lui as fait des macaronis.





## Trois

Marc et toi êtes dans le pétrin. Vous n'avez plus qu'un verre pour vous défendre et vous devez toujours lancer cette balle de ping-pong dans sept de leurs verres remplis de bière. La partie est vraisemblablement terminée. Marc te jette un regard et tu comprends ce qui arrive. Les capsules de MDMA avalées un peu plus tôt commencent à faire effet sur ton meilleur ami : ses pupilles se dilatent. Toi-même, tu commences à sentir ce chatouillement familier dans l'estomac et la poitrine. Ta tête devient lourde. Ta vision se trouble.

À partir de ce moment, gagner ou perdre n'a plus d'importance. Marc et toi vous faites des accolades sans arrêt, sans raison. Samuel est étourdi de plaisir et s'assoit en riant. Tu te jettes dans un lit avec Marc et les couvertures te semblent si douces, si agréables au toucher que tu te demandes pourquoi tu n'as jamais remarqué que des choses aussi simples et ordinaires qu'une couette de lit sont des trucs extraordinaires au fond. Marc s'enfouit la tête dans les couvertures en exhalant de confort et de bien-être.

Samuel vous suit en dodelinant doucement, toujours ce sourire figé sur le visage, les yeux mi-clos. Les autres personnes présentes à la fête vous cherchent. Vous êtes le centre de toute soirée, on s'ennuie sans vous.

— Les gars, je vous aime, dis-tu en observant le ventilateur du plafond tourner.

Ils répondent qu'ils t'aiment aussi et vous sortez finalement de la chambre et tu augmentes le volume de la chaîne stéréo et vous dansez en chantant et les autres se joignent à vous en vous acclamant parce que vous êtes les rois de la fête. Amélie, qui rentre après avoir fumé un petit cigare avec une amie, crie de joie et vient vous rejoindre, se colle à toi et danse de façon sensuelle, collant ses fesses à ton entrejambe ou

ses seins contre ton torse. Elle aussi a fait de la MDMA et recherche la chaleur humaine. Le contact de sa peau avec la tienne te fait frémir intensément, une sorte d'orgasme épidermique.

Tu changes la chanson pour un vieux classique funk. Tu croises le regard de Jacob, debout contre un mur, un peu à l'écart avec un ami, qui approuve ton choix de musique d'un hochement de tête. Les gens rient mais connaissent tes penchants musicaux pour la musique d'époque. Amélie et toi entamez une chorégraphie à l'ancienne, loin de la danse sensuelle de tout à l'heure. Tu es saoul de bonheur, en surdose de sérotonine. Tu as l'impression que la musique te traverse. Marc s'approche et te prend par le cou. Vous dansez à trois.

— Je vous aime tellement, leur dis-tu entre deux pas de danse disco.

— Moi aussi je vous aime, dit Amélie en faisant passer son regard embué de Marc à toi.

— On devrait tous s'embrasser, propose Marc.

— Okay, en même temps. Un, deux, trois!

Vos têtes s'avancent et les trois paires de lèvres se touchent en un baiser.

\*

Tu es couché dans l'herbe, dans la cour arrière de la maison. Tu entends la musique au loin, vaguement. Ton souffle te berce alors que les tiges d'herbe te chatouillent l'épiderme, et tu ne sens pas les insectes grimper sur toi ou te piquer. La cime des arbres est agitée par une légère brise qui fait bruisser la nuit. Les étoiles te réchauffent de leur lumière — tu sens l'énergie de toute une galaxie en explosion — et tu aimerais les atteindre.

— C'est possible, tu sais, dit Eugénie en s'approchant. S'élever pour rejoindre les étoiles.

Tu es content qu'elle soit là. Elle est si belle sous la lueur de la lune, plus que sous les reflets du soleil.

— Tu es la déesse de la nuit, lances-tu, incapable de censurer tes pensées.

Elle sourit et se prend le bras.

— Tu te joins à moi, déesse ?

Elle se laisse tomber à tes côtés, étendue de tout son long près de toi, son visage d'enfant pointé vers le ciel. Tu la regardes un moment et elle sourit, car elle sait que tu l' observes de manière déplacée, mais tu ne peux t'en empêcher, tu n'as plus de défense : la drogue a réduit en cendres tes inhibitions. Tu as envie de lui flatter le bras, qu'elle sente ce que tu as senti tout à l'heure lorsque tu as fait contact avec une autre peau chaude et moite. Tu veux qu'elle ait un orgasme, là, maintenant, et qu'ensemble vous atteigniez le septième ciel en espérant qu'il soit étoilé.

— Alors... Tu as pensé à ce que tu veux faire après ? dit-elle finalement, un peu pour désamorcer la tension.

— Je veux être là (tu pointes le ciel) et que les gens qui observent les étoiles me voient et me reconnaissent.

— Je veux dire, plus concrètement, quel programme d'études ?

Elle tourne son visage vers toi et fouille ton être de ses yeux clairs. Tu soutiens son regard un moment, puis te fermes. Tu l'entends soupirer et reprendre sa contemplation des astres.

— Pour répondre à ta question, j'hésite encore.

— L'hésitation te tuera, répond-elle avant de se lever et de te laisser seul à nouveau.

\*

Il est six heures du matin. La plupart des gens sont partis. Quelques-uns sont couchés un peu partout dans la maison : sur les canapés, les lits, ou encore directement sur le sol. Tu crois même en avoir vu un dormir sur le plancher de la salle de bain, son vomi avec lui et un peu partout sur la cuvette et les murs.

Marc, Samuel, Amélie et toi êtes assis sur la terrasse et fumez des cigarettes, agacés par les premières lueurs du jour qui vous adjure de

reconnaître que la fête est terminée. Tu n'es même pas un fumeur : tu fais semblant, pour le spectacle.

— Et si ce n'était pas encore demain, commence Marc, et si on décidait de ne pas reconnaître la supériorité du lendemain sur la veille? De ne pas accepter que le jour d'avant soit terminé?

— Le temps file, demain finit toujours par arriver, lui réponds-tu en prenant une touche de ta cigarette.

Amélie somnole à moitié sur sa chaise, et sa cigarette allumée pend dangereusement de ses doigts. Marc la lui enlève en prenant soin de ne pas la réveiller, et l'écrase au fond du cendrier.

— C'est stupide de fumer, dit Samuel en observant le bout de papier roulé entre ses doigts. Tout le monde sait que ce n'est bon que pour tuer. C'est comme boire un petit verre de poison chaque jour de sa vie, juste pour être sûr de bien mourir avant le temps.

— Vous saviez qu'il y a plusieurs années, certains rois et empereurs s'administraient de faibles quantités de poison afin d'en développer une résistance? Ils pensaient ainsi se protéger de leurs ennemis qui voulaient les empoisonner, dis-tu en fixant à ton tour ta cigarette.

— Ça a déjà fonctionné? te demande Marc.

— Je n'en ai aucune idée! Ça fonctionne dans les livres! Mais avouez que l'idée n'est pas dépourvue de beauté. Boire un peu de poison pour se prémunir contre la mort. Peut-être que nous fumons un peu de tabac pour nous prémunir contre la mort aussi. Au fond, nous espérons que la mort à faible dose nous prémunisse contre la mort.

Tes amis ne te suivent plus depuis longtemps déjà dans tes débordements métaphysiques. Ils regardent l'univers orangé qui s'offre en toile de fond avec ces champs à perte de vue, pareil à un océan rural. Tu soupîres et écrases ta cigarette dont le tison rougeâtre s'envole et disparaît à l'horizon.

## Quatre

— *Voilà le moment de consacrer votre existence au Roi des Rois, dit d'Artagnan, si vous tenez à lui faire une politesse : Non inutile desiderium in oblatione.*

— *Allez-vous-en au diable avec votre latin ! Mon cher d'Artagnan, buvons, morbleu, buvons frais, buvons beaucoup, et racontez-moi un peu ce qu'on fait là-bas.*

Elle termine la dernière phrase du chapitre avec un large sourire. Elle referme le livre d'un coup et saute du lit sur lequel vous étiez tous deux étendus.

— C'est une invitation, tu ne crois pas ? dit-elle en se retournant vers toi.

Tu sembles sortir d'un agréable rêve. Tes pensées sont éparpillées. Les paupières closes, tu avais écouté sa douce voix te bercer, t'emmener dans un autre univers. Les images des combats épiques à l'épée des *Trois mousquetaires* qui t'étaient apparues dans la chambre noire de ton esprit semblent s'être imprimées dans tes pupilles. Tu savoures encore la grandeur des personnages de Dumas, leur fierté et leur courage.

La voix qui t'avait envoyé directement dans la France du dix-septième siècle sautille sur place devant toi en balançant le bouquin dont elle vient de terminer la lecture.

— Une invitation à quoi ? réponds-tu enfin en te relevant péniblement sur les coudes, te passant les mains sur la figure.

— À boire, bien sûr ! Buvons, morbleu ! Buvons frais, et buvons beaucoup !

Elle se plaît à imiter la voix d'un rustre français.

— Genie, il est déjà minuit et j'ai cours demain.

— Mais moi aussi ! Je n'y peux rien si Dumas nous envoie des messages d'outre-tombe pour nous inciter à boire.

Elle se dirige avec cet air désinvolte et léger qu'elle affectionne, pareille à une gamine, pleinement consciente du charme qu'elle produit, vers ton petit réfrigérateur de chambre, l'ouvre et commence à y faire l'inventaire à haute voix :

— Alors... Nous avons : six bières bien froides d'une marque commerciale quelconque qui a exploité un peuple à un moment ou un autre de son histoire et qui, maintenant, tente de vendre son produit en l'associant à une forme de virilité ; un vin rouge en carton qui laisse des dépôts ignobles au fond des verres et qui a un goût de médicament périmé — crois-moi, je sais de quoi je parle. Ou encore — ah! et je crois que nous avons un gagnant — une demi-bouteille de vodka bas de gamme qui te perce des trous gros comme des balles de golf dans les boyaux!

Eugénie s'approche de ton lit en emportant avec elle la bouteille d'alcool fort dont elle a déjà retiré le bouchon dévissable. Tu te relèves un peu plus afin de la laisser s'asseoir près de toi.

— Tu sais, je trouve que tu bois beaucoup, lui dis-tu alors qu'elle prend une gorgée à même le goulot.

Elle te tend la bouteille en grimaçant.

— Tu trouves?

— Oui, je crois que tu as un problème.

— Bah! Un problème ou un autre, c'est une question de choix.

Tu prends une longue gorgée du liquide atroce, que tu sens descendre jusqu'à ton estomac.

— Je crois que tu devrais arrêter de boire, poursuis-tu de façon sérieuse.

Elle balance la tête comme si elle soupesait ta proposition en prenant une seconde gorgée de vodka. Elle exhale bruyamment.

— Ce n'est pas si facile. Il y a la pression sociale et le stress, l'angoisse de vivre qui te poussent à consommer pour échapper à ton mal-être profond.